

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 7

Artikel: Ma tante
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Tout le monde; il vous aime et vous l'aimez aussi.

— Je respecte votre père, je suis reconnaissante des bontés qu'il m'a témoignées, voilà ce qui est vrai, tout le reste est faux; d'ailleurs, vous l'avez dit, je ne suis qu'une pauvre servante, recueillie par charité. En prononçant ces derniers mots, Marguerite ne put retenir ses larmes.

— Pardonnez-moi, ah! pardonnez-moi, Marguerite, je vous ai fait de la peine, mais... tenez... j'étais fou quand j'ai dit cela, et puis je souffrais tant, car, voyez-vous, loin de vous détester... je vous aimais de tout mon cœur.

— Vous m'aimiez!

— Et à présent plus que jamais. Ecoutez, Marguerite, je retournerai à la maison, mais vous y resterez.

— Je ne sais si je dois... je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille.

— Je comprends, vous ne pouvez me voir, reprit tristement le jeune homme.

— Ne croyez pas cela, Monsieur Antoine, je suis touché de vos bonnes paroles, mais je ne puis oublier que je ne suis qu'une pauvre fille, et je ne peux ni ne dois répondre à votre amour.

— Et si j'étais pauvre aussi?

— Alors, dit Marguerite en rougissant, alors... je ne sais pas.

Un instant après les deux jeunes gens revenaient côté à côté, à la ferme Cornaz. Le silence qu'ils observaient n'était pas un indice de froideur ou de médisance, car Antoine jetait à la dérobée sur sa compagne des regards remplis d'espérance et d'amour.

Les vendanges sont achevées, les vergers sont dépouillés de leurs fruits, mais l'hiver n'est pas encore là; quelques beaux jours viennent encore réjouir la fin de l'année. Il faut en profiter, c'est ce qu'on répète un peu partout, et à la ferme Cornaz plus qu'ailleurs.

Il n'est bruit dans tout le village de Chexbres que du mariage du fils Cornaz avec la *belle effeuilleuse*. Chacun prétend *avoir eu vent* de la chose depuis longtemps.

— Je vous l'avais toujours dit, répète une vieille commère dont le menton cherche sans cesse à embrasser le nez. Ça ne pouvait finir autrement.

— Mais c'est du père Abram que vous parlez, Françoise, lui répond une forte luronne aux joues rouges comme des coquelicots.

— C'est bon, c'est bon, Jenny, on sait, ce qu'on sait; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit clair.

A la *Croix-Blanche*, les commérages entre hommes vont aussi leur train. L'oncle Samuel est accablé de questions, mais il est trop affairé pour y répondre, car le grand jour approche, et c'est lui qui s'est chargé de l'organisation de la fête.

Le mariage d'Antoine et de Marguerite est effectivement décidé. — Abram Cornaz, au rebours de ce qui se passe en pareil cas chez les gens riches, avait accueilli avec joie la demande de son fils, chantant le mariage de celui-ci avec l'aimable effeuilleuse; il préférerait Marguerite, pauvre, laborieuse et modeste, à une personne richement dotée qui arriverait chez lui avec autant de prétentions que d'écluses.

Qui fut heureux de ce dénouement? Ce fut, outre le jeune couple, l'oncle Samuel: sa filleule épousant Antoine, c'était mieux encore qu'il ne l'avait espéré; aussi voulut-il se charger du *trousseau*. Son égoïsme et sa mauvaise humeur avaient disparu tout à fait:

Sans être riche, l'aubergiste de la *Croix-Blanche* avait, dans un tiroir secret d'une vieille *garde-robe*, certains vieux louis de Berne qui n'attendaient que le moment de rentrer dans le monde. L'oncle Samuel en employa quelques-uns à l'achat du trousseau; il y mit de l'amour-propre, et on fut unanime pour trouver qu'il fit royalement les choses. Quant à Antoine, le brave garçon pensait que les magasins de Lausanne et de Vevey ne seraient jamais assez assortis au gré de ses désirs et selon les mérites de sa fiancée.

Le jour de la noce arriva enfin, de nombreux pétards et coups de fusil l'annoncèrent à tous les environs. Devant l'église du village, une quantité de curieux attendaient le cortège de la mariée. Celui-ci parut, précédé par une foule d'enfants. Marguerite, vêtue de blanc et la couronne de fleurs d'oranger sur la tête, attirait tous les regards; elle donnait le bras à son parrain; venait ensuite Antoine, son

père et un grand nombre d'invités des deux sexes.

Après la bénédiction nuptiale, le ministre fit aux nouveaux époux une touchante et chaleureuse allocution, qui les impressionna vivement.

— *Regardez-vous*, disait un des gamins qui s'étaient faufilés dans l'église.

— Quoi! lui demande un de ses compagnons.

— L'oncle Samuel qui pleure!

Au sortir de l'église, on se rendit à la *Croix-Blanche*, où des chars à bancs tout attelés attendaient les gens de la noce.

Après une joyeuse collation, on monte en char, les jeunes gens faisant de leurs bras des dossiers pour leurs compagnes, puis les chevaux partirent au grand trot pour Vevey, où devaient avoir lieu le dîner et le bal.

Et maintenant, ami lecteur, que vous dire de plus?... Toutes les espérances conçues par le jeune couple se sont pleinement réalisées. Antoine, *range* et laborieux, fait le bonheur de sa femme, qui le lui rend bien; cette dernière, toujours belle et heureuse, ne laisse pas passer un seul jour sans rendre grâces à Dieu de son bonheur; le père Cornaz, comblé de soins et d'attentions, semble rajeuni de dix ans. Quant à l'oncle Samuel, il va toujours, suivant son expression, son petit bonhomme de chemin; toutes ses calineries, ses caresses et ses gracieusetés, sont réservées à deux petits êtres blonds et roses. Ce sont les enfants de l'*Effeuilleuse*.

H. R.

Dâi bounêz z'orolhiès.

On n'est tot parâi pas ti lè mimo quand on a bu un coup!

Vo väidès bin soveint dâi gaillâ qu'ont fifâ' n'a tropa dè demi-litro que sont diés què dâi tiens et que sè mettont adè à ein tsantâ dâi tots galézès, àobin que vo débliottont on moué dè dieuséri à vo férè crêvâ de rire; clliâo ziquie, l'est dâi soulons dè sorta po bin derè; mâ, y'ein a assebin dâi z'autro que sont bordons et pottus qu'oïrdianstro quand l'ont cauquès verro derrâi lè têtets; tsertson rogne à tot le mondo et l'eimoudrontz dâi tsecagnés à quoique sâi; ma fâi, avoué clliâo cocardiers, ne faut pas cresenâ et ni allâ lão derè dou iadzo « crapaud », kâ l'ont astout eimpougny 'na botolle àobin on tabouret pê'na piata et hardi! pan, su la pipe!

Enfin quiet, cé diablio dè vin ne fâ pas à ti lo même effet; lè z'ons, quand l'ont bu, ont'na niaffa dâo tonaire et dâi z'autro ne poivont pâpi derè papet: y'ein a assebin que poivont sè redurîr sein cotâ lè mourtes, quand bin l'ont golliassi tota la dzornâ et dâi z'autro, qu'on feimint bu dou iadzo trâi décis, que tignont tota la tserrâire ein deseint: « A moi les mûrs, la terre m'abandonne! »

Et clliâo qu'ont lè guibaulès que refusont dè férè lão servieo! que faut que dâi bons citoyens lè preignont pè lè brés et pè lè piatûs po lè remorquâ tant qu'a l'hotô! Ein vouaique dâi gaillâ que baillont dâo fi à retoodrè! assebin quand on paô esquivâ clliâo covrâ, faut lo férè, kâ quand on rapporte dinse tsi li on compagnon, faut pas s'atteindrè à recaïdrè dâi remachêments dè la fenna et ni on verro, quand bin dâi iadzo, vò l'ariâ prâo affanâ; la pernetta vo fâ 'na potta qu'on derâi que l'est vo qu'ai soulâ se n'hommo.

Carcavet étai on gaillâ que fifâé destra; assebin sè trovavâ prâo soveint pè la pinta avoué dâi bombardaiès dè la metsance. Quand l'avâi dinsè bu, lo mor allâvâ adé bin, mâ l'est lè piatûs que l'âi manquavont po s'alla reduire, et commeint cutisvâ tot solet à n'ôn pâlo d'amont, s'agessâi d'allâ se fourrâ à la paille on pou à catson po pas que la Jeannette l'oussé, kâ la fenna fasai adé lo détentin quand Carcavet reintrâvâ dinse battant.

Onna né, que l'en avâi 'na fédârala, lo pinter lâi dese:

— Ora allein Carcavet! l'est onj'hâorès, tè faut allâ tè reduirè!

— Oh! ne pu pas, l'ai fâ l'autro, y'é coudhi mè lévâ, mâ lè tsambés refusont, paret que su on bocon paffe; pu yé poâirè dè férè dâo boucan ein monteint lè z'égrâ et gâ la cárâ! se la Jeannette m'out reintrâ; se tè pliâ, laisse-mè allâ cutsi su ton fein!

— Na! na! rien dè cein, tè faut alla dremi tsi tè, tè portéri à câcou tant qu'ao pailo, et po montâ lè z'égrâ, ye trérè mè choquès, dinse ta féâna ne vâo rein ourè.

— Ah! te crâi que ne vâo rein ourè! l'ai fâ Carcavet, la Jeannette a dâi pe finnès z'orolhiès què tè, pisque mè dit adé que l'out montâ lo baromètre!

C. T.

La fuite de Louis-Philippe. — En France, il est question paraît-il de célébrer le cinquantième anniversaire de la révolution de février 1848. A ce propos le *XIX^e Siècle* rappelle cette amusante anecdote :

» On sait que Louis-Philippe dut fuir les Tuilleries en gagnant la place de la Concorde par la galerie qui se trouve sous la terrasse longeant le quai. Le moment était critique, et, bien qu'en n'en voulût point à son existence, ce départ n'était pas aisé.

» Au moment où, hésitant sur le parti le plus pratique à prendre, il débouchait sur la place, un ouvrier vint, l'ayant un des premiers reconnu, se place à ses côtés, énergiquement, en défenseur solide et déterminé. L'homme était doué d'une belle vigueur et il faisait de son corps un rempart au souverain renversé.

» Il s'agissait de faire monter le roi dans un fiacre, qui attendait. La nouvelle de sa sortie s'était répandue comme une trainée de poudre, et la foule s'amassa autour de lui, curieuse et agitée. L'homme jouait des coudes pour faire passer Louis-Philippe et il reçut quelques horriens en s'efforçant de lui ouvrir la voie. Le trajet n'était pas long, jusqu'à la voiture, mais il était difficile et laborieux.

» Ce garde-du-corps de la dernière heure, dont le sang-froid était parfait, ne s'égara pas pour protéger le monarque pour qui l'exil commençait. Il parvint enfin, au milieu des remous, à gagner le fiacre. Il y fit monter le roi en le poussant, et, avec un air de défi, en regardant ceux qui l'entouraient, il ferma la portière. Tandis qu'il s'assurait qu'elle était bien close, Louis-Philippe, au milieu de son effarement, touché de tant d'égards courageux, remercia avec effusion l'homme qui s'était constitué son protecteur efficace, en lui disant combien il lui savait gré de sa suprême fidélité.

— Oh, ce n'est pas la peine de me remercier, allez! répliqua rondement celui-ci... C'était pour être plus sûr de vous voir partir pour jamais... Vive la République!

Ma tante. — Voici comment les « Annales politiques et littéraires » expliquent l'origine de ce mot par lequel on désigne familièrement le Mont-de-Piété :

Alors que le prince de Joinville était fort jeune et tenu assez serré par son père, qui n'était pas un père prodigue, la reine sa mère lui avait fait cadeau d'une magnifique montre en or.

Un jour, la reine ne voyant plus cette montre au gousset de son fils, lui demanda ce qu'il en avait fait.

— Elle est chez ma tante, répondit le jeune homme.

On court chez la princesse Adélaïde : on interroge, on cherche ; nulle trace du précieux objet.

Il fallut alors s'expliquer et dire quelle était cette parente inconnue, nouvellement alliée à une famille royale... C'était le Mont-de-Piété.

Le mot fit fortune et passa même la Manche. Seulement les Anglais, qui sont nos contraires

en tout (leurs cochers prennent leur gauche, les nôtres leur droite ; leurs soldats ont l'habit rouge et le pantalon bleu, les nôtres le pantalon rouge et l'habit bleu, etc.), changèrent le sexe de Ma-Tante. Ils l'appellent Mon Oncle. Au fond, c'est toujours le même degré de parenté.

Le Petit Marseillais rapporte cette anecdote très authentique, qui montre ce qu'étaient les soldats de l'armée du Rhin :

Le 16 août, la batterie de mitrailleuses du régiment monté de la garde impériale avait pris position à la gauche de la deuxième division de la garde, commandée par le général Picard. Le feu de l'ennemi était terrible.

A un moment, une pièce cessa de tirer à cause de l'impossibilité dans laquelle on se trouvait de retirer une des douilles ; le lieutenant X..., commandant la section, demanda un instrument pointu quelconque : un canonniere donna son couteau ; la douille fut dégagée ; le feu reprit avec la même intensité ; puis l'ordre arriva de retirer les pièces.

L'artilleur qui avait prêté son couteau le réclama alors à l'officier ; celui-ci l'avait laissé tomber et, voyant la mine désolée du soldat, il lui promit d'en acheter un autre, bien plus beau, lorsque l'on rentrerait dans Metz.

— C'est que j'y tiens à celui-là, mon lieutenant ; il venait de chez nous ! Si vous permettez, je vais aller le chercher !

Rien ne put empêcher le canonniere de repartir ; il marcha sous les balles, sous les obus, arriva à l'emplacement de la batterie que jalonnaient les morts, en parcourut le front, chercha, trouva le couteau et revint à son poste !

— Je l'ai, mon lieutenant, dit-il avec un bon sourire.

Et essayant la terre qui le couvrait, il le mit dans sa poche. L'homme eût pris un drapeau qu'il n'eût pas semblé plus heureux ! Je crois bien qu'on le gronda pour s'être exposé ainsi sans utilité, mais on lui serra la main avec fierté.

J.

Un souvenir de Frederick Lemaitre.

On a rappelé tout récemment, à propos de la mort de Taillaude, une curieuse aventure de la vie de théâtre de Frederick Lemaitre, le plus populaire des comédiens de ce siècle. Cette aventure a été racontée cent fois déjà et on la racontera toujours, tant elle est pleine d'étrange originalité.

On sait que le célèbre acteur transforma du soir au lendemain, par une inspiration géniale, un mélodrame lamentable qui tombait à plat, en une pièce bouffonne et caricaturale dont le succès fut immense.

L'Auberge des Adrets, que le public avait chutée, se relevait subitement et tenait l'affiche plus de 300 jours consécutifs, amenant tout Paris à l'Ambigu. Du noir mélodrame accablé par les sifflets il ne restait qu'un scénario élégiaque qui servait de cadre aux improvisations les plus burlesques des deux principaux personnages : Robert Macaire, brigand gouaille, dandy déguenillé, et Bertrand, son compère, avant de devenir son assassin.

Le public ayant pris goût aux variations que Frederick Lemaitre et l'acteur Serres introduisaient chaque jour dans la pièce, ce furent, à chaque représentation, des excentricités nouvelles, des plaisanteries sans frein et sans mesure, inspirées par les événements de la veille ou les scandales du lendemain.

Le succès de ce spectacle devint inimaginable. C'était de la folie pure, dit le *Petit Parisien*, auquel nous empruntons ces détails. Robert Macaire et Bertrand chantaien des duos em-

pruntés à des opéras inconnus. Les voleurs du drame poursuivaient les gendarmes jusqu'au milieu du public et précipitaient d'une loge sur la scène les agents de la force publique, représentés par des mannequins. Il y avait aussi une tabatière criarde dont Frederick se servait dans les instants les plus pathétiques et qui avait le don de déchainer des fous rires, soit lorsque le vertueux Cerfeuil (Germeuil) retrouvait son fils, soit lorsqu'on découvrait le meurtre dont cet homme vertueux avait été la victime.

Paris s'amusait de tout cela. Vous figurez-vous un acteur de talent s'abandonnant à sa verve sur une scène populaire et usant des mêmes trucs, aujourd'hui, multipliant les allusions aux affaires actuelles et n'épargnant personne dans une satire des procès et des événements politiques du jour ? Le public ne manquerait pas de faire chorus et le théâtre serait vite fermé au milieu des désordres que ces licences susciteraient. Sous les dehors de la farce, c'était cela qui se passait. Frederick avait alors vingt-trois ans. Plusieurs théâtres l'avaient employé, mais il n'était arrivé à se faire connaître par aucun rôle. Celui de Robert Macaire révéla son talent. Il y prodigiait des gestes, des intonations comiques auxquels la douleur la plus vive ne résistait pas. On riait à l'entendre, bon gré, mal gré. Et quel costume que le sien !

Les guenilles de Robert Macaire furent un événement parisien. Elles resteront fameuses. Théodore de Banville, dans ses « petites études » sur le théâtre du boulevard, a raconté comment Frederick découvrit dans la rue le modèle qui lui inspira la transformation même de son rôle. Le comédien, prévoyant que la pièce allait tomber, songeait à se tirer de ce mauvais pas. Il poursuivait un vague projet, je ne sais quelle chimérique vision d'un rôle de forçat fashionnable, paré du costume le plus rare. On était arrivé à la dernière répétition, qui fut longue et fatigante. Poussé par la tâche, l'acteur se précipita sur le boulevard et courut à la boutique du pâtissier populaire qui déjà, en ce temps, s'appelait le Père Coupe-Toujours. Il allait lui demander une tranche de galette, lorsqu'un étonnement subit le tint, bouche bée, cloué au pavé.

Un être fantastique l'avait devancé près de l'étalage du petit marchand. Oh ! l'étrange apparition ! De quelle bohème supraterrestre, de quelles truandailles tombait cet homme singulier ? D'un chapeau gris défoncé, qui avait pris la forme d'un accordéon, s'échappait une magnifique chevelure qui encadrait un visage jeune encore, mais extraordinairement ravagé. Un bandeau noir cachait un œil ; un cache-nez de laine écarlate — celui que devait de nos jours adopter Bruant — cerclait le col comme une cravate à la Barras et déguisait l'absence de chemise. Sur un gilet jadis blanc, dans un charivari de breloques, se voyait un lorgnon suspendu à un cordon noir. Un habit vert aux longues basques enveloppait le torse, laissant échapper de la poche inférieure un amas de soie effrîtie qui devait avoir été un foulard. Un pantalon militaire rouge, large à la ceinture et collant aux mollets, finissait le personnage que chaussaient des souliers de femme.

L'attitude de l'inconnu valait son équipage. Il tenait à la main une canne énorme, toute tordue, qui semblait avoir appartenu à quelque muscadin du Directoire.

Frederick Lemaitre eut le sentiment qu'il avait devant lui un ancien dandy échappé du bagne. Ce fut pour lui un tour de lumière. Il tenait son rôle, la création qui devait le sortir de l'obscurité. Sans plus penser à sa faim et à la galette du Père Coupe-Toujours, il revint à son théâtre, parla au costumier, lui dicta des

ordres. Le Robert Macaire que nous connaissons tous, celui que Daumier a dessiné et que Paris ne cessa d'acclamer était né. Le type est immortel.

Un ouvrier cordonnier ayant été, en 1792 élu syndic de la Commune de Paris, un plaignant lui adressa la requête suivante :

Grand syndic de Paris, homme vraiment de *poix*,
On sait que maint pied plat blâme aussi notre choix,
Crie à propos de *botte* et répand mille injures.
Qui pourtant mieux que toi sait prendre des mesures ?
Sait mieux, sans perdre haleine, abattre les tyrans ?
Mieux observer la forme et les points importants ?
Mais tu connais l'envie et sur quel pied nous sommes.
O père de nos cors, prend pitié de tels hommes !
Tu peux à volonté tous les estropier.
Sois grand, sois indulgent, fais-leur encor quartier.
Comme un second orphée, enchainant les oreilles,
De la difficulté sachant trancher les neuds,
Par des armes de *soie* opérant des merveilles,
Fais-les marcher plus juste au gré de tous nos vœux.

Boutades.

Un savant (les savants s'occupent de tout) a constaté que le rôle du petit doigt du pied humain est aujourd'hui à peu près nul. C'est un pur ornement comparable par son inutilité à la dent de sagesse. En outre le petit doigt de pied n'a souvent que deux phalanges au lieu de trois auxquelles il peut prétendre et les nerfs dont il dépend sont atrophiés. Donc le petit doigt ne sert à rien si ce n'est à porter des cors.

— Est-ce que tu es content de ton dentiste ?

— Très content. C'est un véritable artiste. Ses fausses dents sont de véritables bijoux.

— On ne s'aperçoit de rien ?

— C'est la nature prise sur le fait. Il y en a même une qui est si bien imitée qu'elle me fait mal !

Toto à sa mère :

— Alors, maman, du haut du ciel le bon Dieu peut voir tout ce qu'on fait de mal ?

— Mais certainement !

— Même quand il y a du brouillard ?

THEATRE. — Demain, dimanche, 13 février, première représentation de : **Mère et Martyre**, drame en 6 tableaux de Paul d'Aigremont et J. Doranay. La partie comique atténue dans ce drame les situations les plus poignantes et les plus attachantes.

Jeudi 17 février : **Le gendre de M. Poirier**, comédie d'Emile Augier.

Les Précieuses ridicules, comédie en 4 acte de Molière.

Chacun sans doute se soucie d'acheter des étoffes à des prix les plus avantageux possible.

Comme commerce d'étoffes sérieux, nous ne pouvons assez recommander la maison d'expédition **Max Wirth à Zurich**, qui fournit des étoffes en laine, mi-laine et mi-soie pour Messieurs et Dames de toutes conditions, ainsi que de la marchandise en toile et en coton, seulement de bonne qualité, à des prix vraiment avantageux.

En parcourant notre riche et belle collection d'échantillons que la maison expédie franco à chacun, on peut facilement se convaincre de cette réalité.

Carte-souvenir du Centenaire. — Favey et Grognuz trinquent avec le Mutz. En vente au bureau du *Coniteur Vaudois*. Prix : 10 centimes.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Au bon vieux temps des diligences, par L. Monnet, jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. 1, 50. *Causeries du Conteau vaudois*. Choix de morceaux amusants en patois et en français. La première série (2^e édition illustrée) et la seconde sont encore en vente, à fr. 1,50 la série.

Chansonier vaudois, par C. Dénéréaz, fr. 1,80.

Au même magasin : Cartes de visite, de félicitations et de faire-part. — Impressions de factures, en-têtes de lettres, cartes de commerce, etc.

Registres de toutes règles et de tous formats. — *Confession sur commandes*. — *Copie de lettres et fournitures de bureaux*.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.